

## ROMANTISME BAROQUE

### ODILE ESCOLIER OU LES RITUELS DU TEMPS

**« Ecrire c'était m'élucider, creuser dans ma mémoire, ressusciter mes souvenirs... »**

**Cette phrase de l'écrivain Charles Juliet vient éclairer de gris et de bleu l'œuvre du peintre Odile Escolier. L'éclairer et aussi la révéler au travers d'une constance mélancolique qui touche au rituel romantique et baroque.**

Des fonds diaphanes et le plus souvent monochromes et mélancoliques, des strates de matières picturales travaillées en à-plats avec spatules et couteaux, des transparences étranges venues du cœur des superpositions, une ambiance évanescence et littéraire, une lumière restituée plutôt que captée, le voyage à la rencontre de l'univers radicalement poétique de Odile Escolier nous entraîne bien au-delà du visuel. Vers les marges autrefois explorées par un Balthus ou un Savinio. Ces territoires d'outre peinture, Comme les définit le poète touareg Rhissa Rhossey dans sa quête désespérée des vestiges de la liberté.

Comme lui, Odile Escolier raconte plus encore l'émotion que le personnage. Etrange rencontre entre deux créateurs que l'insigne douleur du temps qui passe relie par-delà les conventions psychorigides d'une création contemporaine en phase avancée de déliquescence. A la manière initiatique et voyageuse de Nicolas Bouvier ou de Jack Kerouac, les deux créateurs avancent vers la lumière née de la vie. En résistant à la tentation factuelle du geste gratuit pour mieux se concentrer sur leur essentiel. La transcription modeste mais rude des douleurs et des joies, des rêves et des cauchemars, des plaisirs et des souffrances. Des rêves encore...

Contempler quelques œuvres signées Odile Escolier c'est découvrir ou redécouvrir le vécu d'autres nous-mêmes dans l'épaisseur morcelée d'un vieux crépis ou l'écorce d'un arbre. Une émotion que personnellement je n'avais plus ressentie depuis les démonstrations urbaines de Ernest Pignon Ernest sur les murs lépreux mais glorieux de la tragique cité de Naples.

Ces vestiges émotionnels sont restitués plein cadre par une artiste secrète qui a fait de son atelier-jardin une métaphysique machine à remonter le temps.

S'inspirant délibérément des techniques anciennes du glacis et de la fresque, réinventées avec de nouveaux matériaux tels que le ciment, elle pose sur la toile un fond pluridimensionnel qui lui permet d'inscrire ses personnages ou ses sujets dans une théorie existentielle. Le médium, ou plutôt le substrat, est travaillé essentiellement au couteau ou à la spatule. Le pinceau n'intervenant que très peu. Couche après couche, la situation est posée. Sans théorie préalable. Car l'artiste avoue être guidée davantage par l'émotion de l'instant. Par la douleur, par la colère, par le désir, par le souvenir. La mémoire, ou les mémoires, intervenant ici comme authentique matériau. Au même titre que le mortier ou les pigments.

L'artiste travaille d'abord à plat. Comme une cartographe disposant ses fonds. Puis elle poursuit en verticale. Comme un peintre classique. Donnant alors libre cours aux impressions qui vont servir de lexique usuel pour l'œuvre en train de naître.

Travaillant toujours en lumière naturelle, et quelquefois en musique – de Keith Jarrett à Mozart, Odile Escolier s'offre des aller-retours atelier jardin, Fautrier Morandi, Rotko Soulages, pour mieux se retrouver en perspective avec son travail autour de l'humain.

L'œuvre avance résolument, autonome désormais avec en filigrane la tentation de la sculpture. Et elle ouvre des perspectives géopoétiques vers l'introspection graphique alimentée par la mémoire ou les mémoires du temps. Celle de l'artiste, chroniqueuse drastique à mi-chemin de la Nouvelle peinture et de l'Arte Povera, celles de ces humanités en souffrance ou en déshérence. Privilégiant toujours le signifié sur le signifiant. La posture politique en moins. L'action poétique en plus.

Odile Escolier ne se contente pas, ne peut se contenter, ne se contentera sans doute jamais, de produire pour produire. Elle écrit au jour le jour un manifeste singulier qui prend parfois la forme d'un journal intime dédié à toutes les quêtes de liberté.

Réinventant avec force et acuité l'introspection positive et sociale des quêtes de la mort et de la vie des hommes. Du Prix Nobel de littérature Gao Xingjian au Prix Guggenheim Jacobo Borges. Jusqu'au bout de l'art.

Depuis Chambéry, érigé en môle métaphysique, l'artiste lorraine construit une œuvre chargée d'émotions et de références. Une œuvre quasi littéraire définie par l'empreinte et les griffures du temps. Comme un aller-retour perpétuel entre le réel et le surréel. Cette itinérance que Germano Celant définissait comme acte majeur de rébellion esthétique à l'heure où l'Arte Povera déferlait depuis Turin et les ateliers secrets de Mario Merz ou Jannis Kounellis.

Nous sommes loin des années soixante. Mais le balancier du temps nous restitue des envies, des tentations, des dérives, des amertumes. Ces envies, ces tentations, ces dérives, ces amertumes qui nourrissent l'œuvre étonnante et poignante de Odile Escolier.

**Salvatore Lombardo**